

Aujourd'hui, quel qu'aveugle qu'on soit de plaisirs, on voudrait bien encore pouvoir se les procurer sans amertume et sans que le remord vint en troubler la jouissance, et voilà pourquoi on voit des personnes, d'ailleurs recommandables, se persuader et persuader aux autres que les *Théâtres* ne sont pas aussi criminels qu'on le dit, et qu'on peut innocemment y assister.

Cette erreur nous a paru d'autant plus funeste qu'elle laisserait dans les cœurs une paix plus fautive et plus déplorable, et qu'elle ne pourrait que produire dans notre cher Canada, et en particulier à Montréal, les ravages les plus effrayants.

Celui qui essaierait de montrer combien les théâtres sont contraires aux monuments, à la profession, à toutes les maximes de la religion chrétienne, pourrait écrire un grand et magnifique livre. Pour le moment, qu'il me suffise de dire qu'il n'est peut-être pas de point de morale sur lequel l'Eglise se soit, dans tous les temps, si fortement prononcée ; c'est qu'il en est peu aussi qui offre autant de pâture aux passions, tant de dangers pour la vertu.

Dans le premier siècle de l'Eglise, il n'était pas besoin de les interdire aux chrétiens. Les fidèles d'alors, dans la ferveur d'une conversion naissante, étaient bien loin de goûter les plaisirs du théâtre. Leurs délices étaient dans les exercices de la charité la plus pure et la plus cordiale, ils étaient heureux de ne former qu'un cœur et qu'une âme. Aussi, les païens qui leur faisaient un crime de cet éloignement, eurent beau dresser des échafauds et allumer les bûchers pour les forcer à s'y rendre, tout fut inutile ; ils aimèrent mieux aller à la mort que d'aller au théâtre.

Mais ces beaux temps ne durèrent pas toujours. Alors la voix de la Religion se fit entendre contre les spectacles et pour les condamner. Plusieurs firent des traités exprès pour les proscrire du milieu des fidèles. Plus tard, on vit St. Jean Chrysostôme les foudroyer de toute la force et de tout l'éclat de son admirable éloquence. St. Augustin les accusa de tous les égarements de sa jeunesse, et de tous les malheurs de sa vie. Salvien les dénonça à l'univers comme ayant attiré la fureur de Dieu, la ruine des plus belles villes, l'inondation des Barbares, le malheur du monde entier.

Partisans des spectacles, des théâtres, qu'avez-vous à répondre à des témoignages si exprès, et à mille autres que nous pourrions citer ! Qu'avez-vous à répondre à ces brillantes lumières, à ces plus beaux génies du monde ? Que répondrez-vous à ces illustres témoins de la foi et de la morale, qui ne nous représentent pas seulement leurs sentiments toujours respectables, mais encore la doctrine invariable de l'Eglise, et de l'Eglise dans les plus beaux jours de sa gloire !

Direz-vous que ces saints Docteurs condamnaient les théâtres, parce que l'idolâtrie y régnait en souveraine ? Et, quand cela serait, l'idolâtrie ne règne-t-elle pas sur les théâtres de nos jours ? N'est-ce pas l'a-

mour impur qui ne cesse d'y recevoir l'encens et les hommages ? N'est-ce pas la volupté qui y est adorée ? Et, pour être idolâtre, qu'importe qu'on adore les idoles de pierre ou de chair ? Mais lorsque les Chrysostôme, les Augustin, les Salvien vivaient, l'idolâtrie ne régnait plus dans le monde ; avouez donc qu'en condamnant les théâtres ils ne leur reprochaient pas seulement d'être les temples de l'idolâtrie, mais plus encore l'école de tous les vices, du libertinage surtout.

Direz-vous que nos spectacles sont plus innocents que les anciens, que la licence et l'effronterie de l'impudicité n'y règne plus comme autrefois ?—Mais les spectacles des païens n'étaient pas tous obscènes, comme on pourrait le croire ; le grave Tertullien dit quelque part : *Quelque agréables, quelque honnêtes qu'ils puissent être, nous les condamnons tous.*

Les Docteurs de l'Eglise eux-mêmes ne nous ont pas laissé ignorer les pièces qu'ils condamnaient ; et ces pièces ne sont pas plus licencieuses que la plupart des nôtres. Ainsi, ils ont condamné les spectacles non pas seulement parce qu'ils étaient obscènes et honteux, mais aussi parce qu'ils étaient dangereux ; parce qu'ils étaient pleins de pièges tendus à la faiblesse humaine ; parce qu'ils respiraient les feux coupables du vice impur : en un mot, ils les ont condamnés parce qu'ils étaient précisément tout ce que sont les nôtres.

Et ne dites pas que, pendant des siècles entiers, on a gardé un profond silence sur les théâtres. Voulez-vous en savoir la raison ? La voici ; elle est on ne peut plus honorable au christianisme, car sa gloire fut d'avoir abattu les *théâtres* et les temples des *faux-dieux*. Faudrait-il que, pour un opprobre, on vit renaître et ressusciter, parminous, ces foyers de corruption et de dérèglement ?

Mais pourtant, direz-vous encore, il y a des théâtres, des comédies dans toutes les grandes villes du monde !

Oui, il y en a ; mais sachons-le bien, il y en a pour le malheur de la jeunesse qui s'y pervertit ; il y en a pour le malheur des âmes innocentes qui s'y souillent, pour le malheur des faibles qui s'y laissent corrompre, pour le malheur de ces millions de libertins qui s'y enfonce de plus en plus dans l'infamie et l'ordure. Oui, il y a des théâtres, comme il y a des courtisanes pour le malheur des familles ; comme il y a partout des voleurs et des fornicateurs.

Il y a des théâtres dans les grandes villes ; mais aussi qu'y voyez-vous dans ces villes ? une impiété déplorable, une dépravation presque universelle : tels sont les fruits empoisonnés de cet arbre de mort.

Il y a des théâtres ; mais il y a aussi des temples qui retentissent d'anathèmes contre eux ; il y a des âmes justes et craignant Dieu qui gémissent en secret sur leur existence ; il y a des orateurs chrétiens qui fulminent de justes anathèmes de la part de l'Eglise contre ces théâtres.